

SAM ECTOPLASM – les métamorphoses de l'être

Le dessin de Sam Ectoplasm peut être jugé, dans sa facture, comme académique. Les modèles, portraits réalistes et parfois reconnaissables d'elle-même ou de son entourage, empreint de Maniérisme. Ils évoquent les figures décharnées d'Egon Schiele ou les visages Renaissants des marbres du Bernin. Pourtant, au milieu de la beauté hiératique de ses modèles, dans une palette chromatique volontairement réduite, s'insinuent les lignes convulsives de la vie : viscères ensanglantés, volutes reptiliennes d'une chevelure déployée, amas arborescent de vaisseaux sanguins et de boyaux.

Si le contraste entre ce dessin à l'esthétique parfaite et les aspects organiques est saisissant, voire dérangeant, c'est peut-être pour mieux mettre en balance les figures classiques, issues de l'histoire de l'art, la surface lisse et pâle au réalisme précis aux raccourcis étudiés, l'apparence peut-être, d'un côté, et les entrelacs chaotiques d'un réseau mi-organique mi-végétal de l'autre : l'essence.

S'instaure alors un mouvement de va et vient entre la sérénité calme d'une beauté classique qui nous attire, et l'émergence incongrue d'un débordement qui nous dérange, qui nous répugne. Car tout ce qui devrait rester caché et qui se montre, devient par là même : monstrueux et obscène. L'être se métamorphose malgré lui en monstre comme l'adolescent de Kafka. Et c'est dans cette « monstration » d'un corps inavouable et dégoûtant, au-delà de la belle apparence que les œuvres d'Ectoplasm nous entraînent. A des lustres de l'idéal classique, dans un questionnement contemporain sur les transformations et le mystère qui procède de l'être. La problématique du monstrueux amène une esthétique de la métamorphose. Le monstrueux va bien au-delà du beau, il l'élève et le transcende par l'acceptation de l'ombre, du dégoûtant, de l'altérité, de l'animalité, de l'informe, du sauvage, de l'inarticulé.

Dans ce tourbillon fascinant et hallucinatoire, entre une figuration classique et une profusion graphique : véritable trame qui sous tend de façon quasi structurelle la façade du visage ou du corps, se trouve des portes, des passages, des failles. Souvent naturelles : bouches, œil, mais parfois également ouvertures brutales, blessures faites dans les chairs.

La faille articule ce passage entre le monde de l'apparence, de la beauté attendue, connue, et celui plus souterrain de l'intérieur, monstrueux et indésirable. Se livre alors un combat dans un mouvement baroque, dans un équilibre sans cesse recherché, pour savoir qui de l'un ou de l'autre gagnera du terrain sur l'espace du support.

Alors, on se demande si cette faille ne s'est pas infiltrée dans le beau immuable, afin d'en donner toute la dimension dérisoire et éphémère. Si ce n'est pas par cette cassure même, que notre présence au monde doit être envisagée. Comme une métamorphose incessante entre l'apparence et le monstrueux.

Floriana Vélasquez